

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 116 (1976)  
**Heft:** 6

**Artikel:** D'hommes perplexes et de défense nationale  
**Autor:** Bach, Alfred  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-650385>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## **D'hommes perplexes et de défense nationale**

Au sortir de la dernière guerre et une dizaine d'années après, quand le souvenir des années terribles était vif encore, l'opinion publique helvétique unanime acceptait sans arrière-pensée le maintien d'une défense nationale et la nécessité de lui consacrer une part importante du budget national. De toute évidence, l'armée avait préservé le territoire de la fureur hégémonique nazie. De surcroît, loin de constituer un Etat dans l'Etat, elle avait formé le creuset, sous l'impulsion d'un Guisan, d'où la Suisse était sortie plus unie que par le passé. Personne n'avait oublié encore la tragédie des Danois, abandonnés sans défense à une occupation cruelle. L'avenir apparaissait d'ailleurs trouble: une nouvelle menace s'était levée sur l'Occident à vocation libertaire, celle de la Russie stalinienne. Un effort militaire était plus indispensable que jamais, nos voisins en avaient conscience comme nous.

Cette situation se modifia rapidement autour des années soixante. Le mur soviétique du silence se fissura, découvrant une nation aspirant elle aussi à la paix. Les ressorts nationaux se détendirent en Occident en même temps que les relations avec l'Est se normalisaient. De grandes puissances réduisirent les effectifs de leurs forces armées, opposant de la sorte un démenti flagrant aux mises en garde des Cassandre. Parallèlement, la coalition occidentale, déjà fragile, s'effrita. Le phénomène de détente qui suit d'ordinaire de peu les conflits armés est connu; celui-ci se manifesta il est vrai à retardement, mais avec une intensité sans pareille tandis que tombait aussi la fièvre nationaliste d'où était issu en partie le conflit de 1939-1945. Dès lors, la notion de patrie parut à beaucoup exiguë, voire désuète, au moment où des légions de touristes franchissaient des frontières quasiment sans contrôle. L'attraction d'une Europe unie, chargée de séductions d'autant plus irrésistibles que cette Europe demeurait indéfinissable, se substitua insensiblement à l'amour traditionnel de la patrie. Il devint de bon ton de s'affirmer européen avant que d'être suisse, du moins dans de larges couches de notre jeunesse.

Ce récitatif d'événements proches pourrait donner une impression contraire à celle que nous entendions éveiller. Nous ne jugeons nullement ce renversement de l'intérêt condamnable. Tout esprit éclairé appelle de

ses vœux l'avènement de l'Europe unie au sein de laquelle, les identités nationales sauvegardées, la Suisse recevrait sa juste place. Le danger ne réside pas dans l'attitude d'ouverture à l'Europe, mais bien dans un phénomène concomitant trop souvent observable: maint zélateur de la fédération européenne fait bon marché de son pays. C'est ainsi par exemple que l'aspiration à la fédération européenne impliquerait comme préalable l'élimination de notre défense nationale, cette mesure fût-elle unilatérale. Un européanisme coloré de pacifisme se répand de plus en plus chez les jeunes, sans complaisance vis-à-vis de ce qu'ils nomment les «égarements» de leurs aînés, mais surtout fort mal informés des conditions qui suscitèrent les grands affrontements de la première moitié du siècle. Il plonge ses racines dans leur répulsion des luttes «tribales» qui dépossédèrent le Continent de sa prééminence séculaire et dont l'armée leur paraît, par sa survivance même, une promesse menaçante de retour. Quoi de plus simple? En supprimant le moyen des affrontements armés, on en supprimerait du même coup la cause essentielle. Ce sophisme sous-tend la majorité des attitudes d'opposition à la défense nationale. Nous verrons plus loin la fragilité de telles postures simplistes qui ne sont pas l'apanage des jeunes, il s'en faut de beaucoup. Pour l'instant, occupons-nous d'eux de plus près.

L'opinion publique est dirigée par eux ou dirigée vers eux, consciemment ou non. Ils ne représentent pas seulement une force numérique imposante, ils pèsent d'un poids inestimable sur le jugement de leurs aînés. Les femmes d'âge mûr ne sont pas seules à imiter dévotement les «minettes» dans leurs atours; les hommes aussi se laissent circonvenir par les modes intellectuelles de la jeunesse. De crainte de n'être pas «dans le vent», ils adoptent peu à peu leur vision romantique du monde, leurs espoirs un peu fous et leur inconscience candide. Bornons-nous au domaine qui nous occupe ici. Les réalités sont esquivées au profit d'une interprétation délirante des faits. S'agit-il de la guerre? Elle tend à disparaître des sociétés évoluées, prononcent superbement les jeunes; et les aînés de renchérir contrairement à toute évidence. Les luttes marginales du Moyen-Orient ou du Sud-Est asiatique seraient amusettes de princes, au demeurant répréhensibles, qui ne sauraient troubler la sérénité d'un Occident guéri à jamais de ses rêves sanguinaires. Loin d'eux l'idée que ces conflits localisés, significatifs de tensions sous-jacentes dramatiques, puissent servir à l'occasion de détonateurs à une conflagration plus vaste,

supposé que des intérêts essentiels s'y superposent! Aux analyses réfléchies de la situation, on oppose la conception romantique du bon vouloir et de la sagesse des peuples, comme si les peuples, à l'instar des enfants, n'étaient sujets à des rages et à des entraînements inexplicables. On ne réprovera jamais assez fort le sentimentalisme dont est empreinte la pensée politique des Européens en ce XX<sup>e</sup> siècle scientifique; elle ne s'est pas guérie de Rousseau.

Dès lors, décrétée impossible, et de surcroît détestable, ce qu'elle est en réalité, la guerre entraîne sa préparation dans une condamnation sans appel. Même si cette préparation a un caractère purement dissuasif et limité. Chose curieuse, les mouvements proprement antimilitaristes sont de nos jours moins virulents qu'ils le furent avant 1914 ou vers 1930. Ils sont relayés par des tendances pacifistes complexes, viscérales pour une bonne part, desquelles participent aussi bien l'état d'esprit d'une jeunesse éprise de générosité et de fraternité, rejetant la guerre parce qu'elle dérange sa vision idéalisée de l'humanité <sup>1</sup>, que l'attitude d'ânés professant que la guerre n'est qu'enfantillage contre lequel l'homme sage doit se prémunir. Les uns et les autres ont oublié que sans 1939-1945 l'Europe eût été asservie à la plus humiliante des barbaries. Au moment de la campagne d'Ethiopie, l'archevêque de Cantorbéry, à qui on reprochait son attitude intransigeante à l'égard de l'Italie, à laquelle il souhaitait qu'on appliquât des sanctions draconiennes dangereuses pour la paix, rétorqua: « Mon idéal n'est pas la paix, mais la justice »! Ce dignitaire de l'Eglise ferait figure aujourd'hui de redoutable maniaque, puisqu'il n'est plus de mise dans de larges milieux d'admettre qu'il subsiste des causes justes, méritant qu'on les défende au besoin par les armes. Pour nombre de censeurs, au milieu desquels se rangent des écrivains, artistes probes mais fâcheux illusionnistes politiques, la défense nationale n'est qu'un jouet explosif aux mains de paranoïaques irresponsables.

A ces motifs de remise en question de notre appareil militaire s'en ajoutent d'autres, de nature moins idéaliste il est vrai. L'armée oblige le

<sup>1</sup> « Je dois dire ... que la thèse de la non-résistance au mal aurait assez bien mon respect si elle avouait franchement un état de pure spiritualité, décidé à ne connaître la justice que dans une contemplation mystique et à la voir constamment bafouée sur cette terre, au lieu que, par le plus éhonté des sophismes, elle se donne pour pratique et comme le meilleur des calculs pour désarmer le mal ici-bas... Il est temps que l'histoire démente cette confusion. »

Julien Benda: *Exercice d'un enterré vif*. Trois Collines, 1945.

citoyen-soldat à se soumettre à des règles spécifiques, rigoureusement contraignantes. Or, il devient difficile de concilier les licences que la partie libérale du globe accorde à ses administrés dans la vie publique avec les exigences d'un ordre militaire hiérarchisé, aux impératifs intransigeants. En d'autres termes, le citoyen-soldat s'accommode de moins en moins aisément d'une discipline dont l'absence se manifeste partout ailleurs. Aussi peut-on observer, dans presque toutes les armées du monde libre, la mise en œuvre de mesures d'assouplissement propres à atténuer les rigueurs de l'appareil. Ces innovations risquent-elles d'en compromettre l'efficacité? Il est trop tôt pour l'affirmer. Quoi qu'il en soit, que l'armée conserve ou abdique ses singularités au plan de la discipline ne modifiera en rien le degré de sa popularité, nous espérons l'avoir montré plus haut, d'autres facteurs exerçant en l'espèce un rôle déterminant. Il va sans dire que les pays à régime autoritaire ignorent ces assouplissements. Se confondant d'ailleurs avec les contraintes sociales usuelles, la discipline militaire conserve son caractère rigoureux. De même, les finalités de l'appareil de guerre ne sont pas contestées. Notre propos, en évoquant ces différences, n'est certes pas de déplorer l'avènement des sociétés libertaires quelques difficultés qu'elles réservent à l'exercice de l'autorité. Notre respect va à la liberté, non à l'obéissance aveugle. Nous soulignons seulement une dissimilitude qui ne saurait être négligée.

Au demeurant, il est hors de doute que notre jeunesse accomplirait son devoir sans rechigner si besoin était, pourvu que la cause à défendre lui parût juste. Elle saurait alors reconnaître ses méprises, il y a assez de lucidité en elle pour cela. Les jeunes d'Israël et de Prague ont réagi avec vigueur contre l'oppression et le fanatisme borné. Nous ne pouvons en attendre moins de notre propre jeunesse dont la maturité civique n'est certes pas inférieure. Reste à savoir comment la délivrer de ses fantasmes. En l'informant avec plus de soin? On s'est évertué jusqu'ici à la persuader que le service du pays peut être accompli en bonne conscience, ce qui est l'évidence, notre stratégie étant purement défensive. Ce genre d'argument reste sans prise sur des esprits universalistes pour lesquels la nation n'est qu'une survivance déplorable du passé, ou sur ceux qui contestent la finalité de la défense nationale au nom d'une sorte d'humanitarisme. Pour les mêmes raisons, les efforts entrepris au sein de l'armée afin de la rendre plus attractive ne sauraient avoir qu'un effet limité. L'information doit prendre un tour nouveau.

« Il y a deux choses que l'homme ne peut supporter, a écrit Stendhal, c'est le bonheur et le calme ». D'où découle peut-être que l'on ait dénombré quelque 8000 traités de paix dans l'histoire, précédés d'un nombre égal de conflits, cela va sans dire. Depuis une trentaine d'années des sociologues américains et français examinent avec toutes les ressources de la science moderne les guerres et leurs motivations profondes. Loin de dénier aux hommes la capacité de développement vers le bien, leurs travaux attestent néanmoins l'existence en eux, et conséquemment dans les sociétés, de pulsions susceptibles de les jeter inopinément dans des aventures sanglantes, contraires tant à la raison qu'à leur intérêt véritable. Dans ses « *Eléments de Polémologie* »<sup>1</sup>, Bouthoul vise à démontrer que la guerre procède d'une psychose collective, à base de frustration et d'angoisse, dont les mobiles se tissent au-dessous du seuil de la conscience. Ses ouvrages, comme ceux de la jeune école de polémologie, s'ils ne sont guère rassurants, ont au moins le mérite de dégager l'esprit des préjugés simplistes sur la question. De toute évidence, la guerre est un phénomène aux causes complexes, en partie obscures, qu'on ne saurait ramener au niveau d'un manichéisme élémentaire. Il serait souhaitable que notre jeunesse, universitaire surtout, ne reste pas dans l'ignorance de ces travaux sérieux. Ils l'amèneraient à réviser certains jugements péremptoirs. Sera-t-il possible un jour de dévier les courants maléfiques qui traversent périodiquement l'humanité vers des objectifs moins inquiétants, de la guérir de ses épidémies belliqueuses, c'est ce que la jeune science s'efforce de découvrir. En attendant qu'elle ait jeté des clartés plus vives sur les chemins nouveaux, il convient de se prémunir contre les égarements homicides de l'humaine nature, tout engagée encore dans l'animalité proche. « *Homo homini lupus* », les Anciens n'oublièrent jamais que s'il faut savoir espérer de l'homme, il faut aussi s'en garder. Il reste aux hommes de ce temps, pleins d'orgueil de leurs découvertes, à redécouvrir l'humilité profonde de la condition humaine. Puisse l'étude de la polémologie y contribuer!

Colonel EMG Alfred BACH

<sup>1</sup> Gaston Bouthoul: *Les Guerres. Eléments de polémologie*. Payot, 1951. Un résumé de ce gros ouvrage a été publié dans la collection « Que sais-je? » sous le titre: « La Guerre. » PUF, 1953.

Il faut citer dans la même zone d'intérêt le livre de Konrad Lorenz: *Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression*. Borotha-Schoeler Verlag, 1963. Traduction française chez Flammarion, 1969, sous le titre: *L'agression, une histoire naturelle du mal*. Moins spécifique sans doute, mais non moins intéressant.